

fois, ce village avait cinq belles familles chrétiennes; j'y retrouvais quatre veuves et deux enfants. Le reste était mort.

Avant le désastre, j'étais allé plusieurs fois à Chao-chi, mon catéchiste y avait enseigné plusieurs mois; à l'entrée du village, je ne m'y reconnaissais pas: plus de maison! Les murs en terre foulée s'étaient écroulés sous la pluie; l'herbe sauvage poussait dans les cours et sur les emplacements des habitations.

J'avais un passant qui me montra l'endroit habité par les chrétiens. A ma vue, ils éclatèrent en sanglots. Quelques rondelles de patates, glanées dans les champs, séchaient au soleil sur un bout de natte. C'était le repas du soir. Une espèce de nasse tressée avec des bambous, servait d'habitation à une mère et à sa fille; deux gerbes de paille essayaient d'arrêter le vent du nord. A la vue de tant de misères, les larmes me vinrent aux yeux, je ne savais que dire et ne pouvais rien exprimer.

Je fais appeler tous les chrétiens survivants, en tout six personnes. L'une, une pauvre vieille de cinquante ans, aux petits pieds, meurt de faim. Elle avait deux fils: l'un est mort, l'autre l'a abandonnée. Mon catéchiste essaie de la consoler, de l'exhorter au bien; mais il ne peut pas s'exprimer, les mots s'arrêtent dans sa gorge.

De Chao-chi, j'allais à Ao-hang. Ici le village n'a pas été brûlé; les habitants ont payé cinq à six mille piastres aux pirates. Mais que de morts! En une nuit, ils massacrèrent quatre-vingts personnes. Un chrétien fut du nombre. Le lendemain, à la nuit noire, le père et le cadet vinrent ensevelir le mort. Ils le recueillirent dans un cercueil et se disposaient à le mettre dans la tombe quand les pirates